

« Ma tante était une haute personne majestueuse, au beau visage régulier, toujours vêtue de noir et qui professait pour la mode le plus vif dédain. C'est ainsi qu'elle portait toujours, lorsqu'elle sortait, un étrange chapeau plat, une sorte de grande galette, ornée par-dessus d'un court voile noir. Son ombrelle violette, dont elle ne se séparait jamais, qu'elle tenait devant elle comme une canne et en s'y appuyant, était célèbre à Genève. Très charitable, elle partageait le plus gros de ses revenus entre des institutions de bienfaisance, les missions évangéliques en Afrique et une association qui avait pour but de sauvegarder l'ancienne beauté de Genève. Elle avait aussi fondé des bourses de vertu pour jeunes filles pieuses. "Et pour les jeunes gens, tante?" Elle m'avait répondu : "Je ne m'occupe pas des chenapans."

« Tantlérie faisait partie d'un groupe, maintenant presque disparu, de protestants particulièrement orthodoxes, qu'on appelait les Tout Saints. Pour elle, le monde se partageait en élus et en réprouvés, la plupart des élus étant genevois. Il y avait bien quelques élus en Écosse, mais pas beaucoup. Elle était cependant loin de croire que le fait d'être genevois et protestant suffisait à sauver. Il fallait encore, pour trouver grâce aux yeux de l'Éternel, remplir cinq conditions. Primo, croire à l'inspiration littérale de la Bible et par conséquent qu'Ève avait été tirée de la côte d'Adam. Secundo, être inscrit au parti conservateur, appelé national-démocratique, je crois. Tertio, se sentir genevois et non suisse. ("La République de Genève est alliée à des cantons suisses, mais à part cela nous n'avons rien de commun avec ces gens.") Pour elle, les Fribourgeois ("Quelle horreur, des papistes!"), les Vaudois, les Neuchâtelais, les Bernois et tous les autres Confédérés étaient des étrangers au même titre que les Chinois. Quarto, faire partie des "familles convenables", c'est-à-dire celles, comme la nôtre, dont les ancêtres avaient fait partie du Petit Conseil avant 1790. Étaient exceptés de cette règle les pasteurs, mais uniquement les pasteurs *sérieux*, "et non de ces jeunets libéraux tout rasés qui ont le front de prétendre que Notre Seigneur n'était que le plus grand des prophètes!" Quinto, ne pas être "mondain". Ce mot avait pour ma tante un sens tout particulier. Par exemple, était mondain à ses yeux tout pasteur gai, ou portant faux col mou, ou revêtu d'un costume sportif, ou chaussé de souliers de teinte claire, ce qu'elle avait en horreur. ("Tss, je t'en prie, des bottines jaunes!")

Était également mondain tout Genevois, même de bonne famille, qui allait au théâtre. ("Les pièces de théâtre sont des inventions. Je ne me soucie pas d'écouter des mensonges.")

« Tantlérie était abonnée au Journal de Genève parce que c'était une tradition dans la famille et que, de plus, elle "croyait" en posséder des actions. Elle ne lisait cependant jamais cet organe respectable, le laissait intouché sous sa bande parce qu'elle en désapprouvait, non certes la ligne politique, mais ce qu'elle appelait les parties inconvenantes, entre autres : la page de la mode féminine, le feuilleton du roman au bas de la deuxième page, les annonces matrimoniales, les nouvelles du monde catholique, les réunions de l'Armée du Salut. ("Tss, je te demande un peu, de la religion avec des trombones!") Inconvenantes aussi les réclames de gaines et les annonces de "cabarets", ce mot étant le nom générique qu'elle donnait à tous établissements suspects, tels que music-halls, dancings, cinémas, et même cafés. En passant, pour que je n'oublie pas : sa réprobation lorsqu'elle apprit qu'oncle Agrippa, ayant grand-soif, était entré un jour dans un café pour la première fois de sa vie et s'y était courageusement fait servir du thé. Quel scandale ! Un Auble au cabaret ! En passant aussi, indiquer quelque part dans mon roman que Tantlérie, de toute sa vie, n'a jamais dit le moindre mensonge. Vivre dans la vérité était sa devise.

« Très économe quoique généreuse, elle n'a jamais fait vendre un seul de ses titres, non par attachement aux biens de ce monde, mais parce qu'elle ne se considérait que dépositaire de sa fortune. ("Tout ce qui me vient de mon père doit aller intact à ses petits-enfants.") J'ai dit plus haut qu'elle "croyait" avoir des actions du Journal de Genève. En effet, peu compétente en matière financière, elle considérait ses actions et ses obligations comme des choses nécessaires mais basses qu'il fallait mentionner le moins possible et dont il ne convenait pas de s'occuper. Elle s'en rapportait aveuglément à messieurs Saladin, de Chapeaurouge et Compagnie, banquiers des Auble depuis la disparition de la banque d'Auble et gens parfaitement respectables, bien qu'elle les soupçonnât de lire le Journal de Genève. ("Mais je suis tolérante, je comprends que c'est une nécessité pour ces messieurs de la banque, il faut qu'ils se tiennent au courant.")

« Il va sans dire que nous ne voyions que des gens de notre espèce, tous follement pieux. À l'intérieur de la tribu protestante *bien* de Genève, ma tante et ses congénères formaient un petit clan d'ultras. Pas question pour nous de jamais fréquenter des catholiques. Un souvenir de moi à onze ans, lorsque oncle Gri nous avait emmenées, Éliane et moi, pour la première fois à Annemasse, petite ville française près de Genève.

Dans le coupé à deux chevaux de Tantlérie, conduit par notre cocher Moïse — calviniste de stricte observance, lui aussi, malgré son prénom —, l'excitation des deux petites à l'idée de voir enfin des catholiques, cette peuplade bizarre, ces indigènes mystérieux. Durant le parcours, nous chantions sur l'air des lampions : "On va voir des catholiques, on va voir des catholiques !"

« Je reviens à Tantlérie. En chapeau plat suivi du court voile noir, elle sortait tous les matins à dix heures dans son coupé, conduit par Moïse en haut-de-forme et bottes à revers. Elle allait visiter sa chère cité, voir si tout était en place. Si quelque imperfection la choquait, rampe descellée, ferrure menaçant de tomber ou fontaine publique tarie, elle "montait voir un de ces messieurs", c'est-à-dire qu'elle allait tancer un des membres du gouvernement genevois. Le prestige de son nom et de son caractère, renforcé par ses libéralités et ses alliances, était tel que ces messieurs s'empressaient de lui donner satisfaction. À propos du patriotisme genevois de Tantlérie : elle avait rompu avec une princesse anglaise, aussi pieuse qu'elle, mais qui dans une lettre avait risqué une plaisanterie sur Genève.

« Vers onze heures, elle était de retour dans sa belle villa de Champel, son seul luxe avec son coupé. Très charitable, comme je l'ai dit, elle dépensait fort peu pour elle-même. Je revois encore ses robes noires, de grande allure, avec un peu de traîne derrière, mais toutes vieilles, lustrées et soigneusement raccommodées. À midi, premier coup de gong. À midi et demi, deuxième coup, et il fallait se rendre immédiatement à la salle à manger. Aucun retard n'était toléré. Oncle Agrippa, Jacques, Éliane et moi nous tenions debout en attendant celle qu'entre nous nous appelions parfois la Cheffesse. Nous ne prenions naturellement place que lorsqu'elle était assise.

« À table, après les grâces, on s'entretenait de thèmes décents, tels que fleurs ("il faut toujours écraser le bout de la tige des tournesols pour qu'ils durent"); ou teintes d'un coucher de soleil ("j'en ai tellement joui, j'étais si reconnaissante de toute cette splendeur"); ou variations de la température ("j'ai eu une impression de froid ce matin en me levant"); ou dernier sermon d'un pasteur aimé ("c'était fortement pensé et joliment exprimé"). On parlait aussi beaucoup des progrès de l'évangélisation au Zambèze, ce qui fait que je suis très calée en tribus nègres. Par exemple, je sais qu'au Lessouto le roi s'appelle Lewanika, que les habitants du Lessouto sont des Bassoutos et qu'ils parlent le sessouto. Il était par contre mal vu de parler de ce que ma tante appelait des sujets matériels. Je me

rappelle qu'un jour où j'eus l'étourderie de dire que le potage me semblait un peu trop salé, elle fronça les sourcils et me congela par ces mots : "Tss, Ariane, je t'en prie." Même réaction la fois où je ne pus m'empêcher de louer la mousse au chocolat qui venait de nous être servie. Je n'en menais pas large lorsqu'elle me regardait de ses yeux froids.

COHEN Albert, Belle du Seigneur, Gallimard, 3039, 1968, pp. 19-24